

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 41

Artikel: Mariage et profession
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206351>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le dimanche, au clair de la lune,
Pierre laisse boire au verger
Les amoureux de blonde ou brune,
Le dimanche, au clair de la lune,
Chacun, aidé de sa chacune,
Vient guetter l'heure du Berger.
Le dimanche, au clair de la lune,
Pierre laisse boire au verger.

Le verger est tout plein de roses,
Mais personne ne touche aux fleurs.
On parle de fort bonnes choses.
Le verger est tout plein de roses
Dont les épines seraient causes
De gros chagrins et de longs pleurs.
Le verger est tout plein de roses,
Mais personne ne touche aux fleurs.

Vous le voyez : tout est en règle
Chez maître Pierre, de la Croix.
Bourgeois de Vevey, bourgeois d'Aigle,
Vous le voyez : tout est en règle.
Chez maître Pierre, on est espiegle,
Ce n'est pas un grand mal, je crois.
Vous le voyez : tout est en règle
Chez maître Pierre, de la Croix.

ROBERT CAZE.

La seconde nature.

On lit dans la *Feuille d'avis de Neuchâtel* :
« Un propriétaire de Neuchâtel avait, il y a
quelque temps, acheté un cheval appartenant à
un laitier des environs de la ville. C'était une
magnifique bête marchant à une belle allure, et
son nouveau propriétaire, commodément assis
dans la voiture que l'animal entraînait à toute
vitesse, se félicitait de son achat.

Mais tout à coup le cheval s'arrête et ne veut
plus avancer : menaces du conducteur, coups
de fouet, rien n'y fait.

Désespéré et croyant cette fois avoir eu son
« enrossée », comme disent les marchands de
chevaux, l'acquéreur descend de voiture et sans
y prendre garde, du manche de son fouet remue
l'eau d'une petite fontaine se trouvant là. Puis
il remonte dans sa voiture et l'ancien cheval du
laitier, sans même avoir reçu l'ordre, reprend
son trot, aussi léger qu'auparavant. »

LE CONTEUR A « LA GRAND'-

MÈRE QU'IL SAIT »

Vous avez dû, Madame, être fort étonnée de
ne pas trouver, samedi dernier, la réponse
promise. N'oubliez point que le *Conteur*
est vaudois dans l'âme ; donc il a toujours « bien
le temps ». Du reste, voici.

La parole est en premier lieu à Monsieur V. F.
— car c'est un monsieur et non une dame, comme
vous le pensiez.

*

V. F. — Votre mémoire, aimable grand-mère,
est excellente. J'avais oublié l'historiette du thé
dévoit. Vous me la rappelez en y découvrant de
bien noires intentions. Je ne me savais pas si
méchant que cela ; mais on apprend tous les
jours quelque chose.

Savez-vous ce que vous devriez faire pour
prendre votre revanche ? ce serait d'écrire ce
que votre pensée, « vibrante d'indignation », vous
suggérerait : un article où vous diriez leur fait à
ces « claquements de la langue contre le palais
propres aux dégustateurs de vins de marque ». Il
y aurait là matière à un croquis savoureux et
coloré, ne le pensez-vous pas ?

Seulement, me permettez-vous une petite
remarque : il n'y a pas que les amis des grands
crus dont la langue claque contre le palais ; ce
signe de contentement s'observe tout autant
chez les plus modestes consommateurs, chez
l'ouvrier, le charretier, le vigneron, le bûche-
ron, chez tous ceux qui boivent frais, même
d'un tout petit vin, quand ils l'ont bien gagné
par leur labeur. Voilà qui va alimenter votre
article, et le corser, quand bien même ces bra-

ves gens ne s'ingurgitent pas de l'« alcool »,
comme vous l'écrivez, aimable grand-mère.
Sans doute, vous avez voulu dire « vin » ; autre-
ment, à vous entendre, nous serions tous de
pauvres alcooliques.

Bonne grand-mère, envoyez-nous bien vite
votre article. Je ne doute pas qu'en le lisant ma
langue ne claque comme elle le fait en ce mo-
ment-ci, où je vide un verre de vin de Pully à
votre santé.

*

J. M. — Et maintenant, à mon tour ; ainsi,
tout le *Conteur* y aura passé. Oh ! je serai bref.

Tout d'abord, Madame, je constate que nous
ne voyons pas du tout les choses de la même
façon. Voici, certes, qui ne facilite pas une en-
tente. Je m'en affligerais, si je ne savais qu'il
est un point sur lequel nous serons toujours
d'accord : c'est notre commun attachement à
votre, à notre « cher *Conteur* ».

Vous me reprochez de n'être pas féministe.
C'est vrai. Je ne suis pas le seul, et je sais
même, dans les rangs du sexe charmant, bon
nombre de personnes aimables, intelligentes,
dont la conversion est aussi toujours à faire.

Si donc je plaisante parfois le féminisme, vous
reconnaissez cependant que je ne le combats pas.
Je me borne à ne pas pousser à la roue.

Mais ne m'en veuillez point, si j'ai le sentiment
que la victoire du féminisme, dont je ne doute
pas plus que vous, Madame, mais que je veux
complète, sera la confirmation la plus éclatante
du scepticisme de beaucoup de représentants
des deux sexes, touchant les bienfaits de ce nou-
veau régime. Et les dames ne seront peut-être
pas les dernières à regretter d'avoir lâché la
proie pour l'ombre.

Il leur faudra alors, à ces dames en culotte,
rebrousser chemin, reprendre la robe, et recon-
quérir le cœur de leurs maris et de leurs en-
fants — s'il y en a encore. Oh ! mais ce sera vite
fait : les hommes ont si peu de cranier devant
le sexe faible.

Attendons donc, voulez-vous. Il n'y a point
périal en la demeure.

Nous ne sommes pas non plus d'accord, pa-
rait-il, en ce qui concerne la « vraie manière
d'être pieux ».

Ici, Madame, permettez que je m'en réfère
encore à l'article « Un coup d'épée dans l'eau »,
que vous incriminez et dont, ne vous déplaît,
j'ai de très bonnes raisons d'attribuer la pater-
nité à M^{me} ou à M. de Gasparin. Je ne saurais
d'ailleurs dire plus et aussi bien.

De la sincérité dans les convictions religieu-
ses ou autres, de la simplicité dans la façon
de les manifester, voilà tout ce que je demande.
Ce n'est pas excessif, me semble-t-il.

À présent, ne pensez-vous pas, Madame, que
les lecteurs de notre « cher *Conteur* » sont très
au clair sur nos sentiments réciproques et qu'ils
n'en demandent pas davantage, à moins qu'il
ne vous plaise de répondre à l'invite de M. V. F.
En ce cas, n'oubliez pas que les amis de notre
journal aiment avant tout à rire ; à ce prix-là
seulement, ils pardonnent toutes les opinions.

Question de nuance. — Un monsieur très
épris, qui a obtenu une mèche des cheveux de
celle qu'il aime, l'a portée chez un coiffeur pour
s'en faire faire une bague.

Quand il vient la demander, la dame de com-
ptoir répond, toute confuse, que ces précieux
cheveux sont égarés.

Stupeur du monsieur. Mais la dame reprend
en souriant :

— Je n'ai pas oublié la nuance : elle est facile
à rassortir !

Condition expresse. — Trois femmes peuvent
garder un secret, pourvu qu'il y en ait deux de
mortes.

Surprise. — J'ai sur le bord de ma fenêtre,
nous disait un ami, une caisse remplie de terre ;
j'y ai semé des capucines : Sais-tu ce qui est
venu ?

— Parbleu ! des capucines.

— Pas du tout, il est venu un sergent de ville
qui m'a fait retirer ma caisse.

LES BIENS DU MERCIER D'ECHALLENS

Le fisc est âpre au gain, c'est sa nature. Si
l'on en veut une preuve de plus, qu'on lise
la missive suivante, gardée aux archives
de l'Etat de Vaud, et qu'écrivait aux « illustres,
hauts, puissants et souverains seigneurs l'ad-
voyer et Conseil de la ville et canton de Fri-
bourg », le bailli d'Echallens, bourg qui, comme
on le sait, était gouverné alternativement par
Berne et par Fribourg.

Magnifiques, puissants et souverains Seigneurs.

J'ai creu estre du devoir de ma charge de
bailler advis à Vos Excellences comme c'est
qu'un nommé Jehan du Plan, Savoyard de na-
tion, et de condition taillable, auroit esté rési-
dent en ce lieu environ l'espace de dix ans,
ayant tant ici qu'à Orbe tenu boutique de dra-
perie, mercerie, caresmage et autres choses, et
gagné par ce moyen parmi vos subjects l'en-
viron de quatre mille escus. Or est-il maintenant
qu'iceluy estant tombé malade de phtisie, et aux
abois de la mort présentement, ayant une
femme Bourguignotte des plus madrées, a pro-
curé la venue de ses frères ici ces jours passés,
avec deux chevaux, auxquels sans faute aura
baillé et chargé l'or et l'argent que ledit son
mary peut avoir ramassé, avec le plus précieux
de la boutique, comme clinquants et autres
légères estoffes de meilleur prix, ramassant en-
core de présent tout l'argent qui leur est dheu,
pour tascher de le sauver. Voyant doncques
que le Seigneur rièrre lequel cet argent et ce
butin se trouvera en Bourgogne, ne faudra à
le confisquer, vu qu'ils n'ont point de mastle,
ains seulement une petite fille, il m'a semblé
que Vos Excellences auroyent plus de droict
d'en prévaloir et d'en jouir, attendu qu'il n'a
jamais rien apporté en ces lieux, mais gagné
tout ce qu'il a de présent sur vos subjects. Ce
que néantmoins je remets à la prudence de Vos
Excellences, desquelles j'attendray les ordres,
pour m'y comporter et y procéder selon leur
prudent advis ; Et cependant je me signeray
toute ma vie, comme je suis de toute sincérité,

de Vos Excellences

Le très humble et très obéissant serviteur,
WOLFFGANG BICKHARDT.

De Vostre Bourg
d'Echallens, ce 17^e avril
1654

On s'amuse. — Dans la liste des divertisse-
ments et attractions de la semaine, que publie
un journal lausannois, nous trouvons à la date
du 30 septembre, l'indication suivante :

« Ecole supérieure communale des jeunes
filles. — Dernier délai pour le paiement du
1^{er} trimestre scolaire. »

En fait de divertissement !...

MARIAGE ET PROFESSION

Voilà donc la suite des conseils de M. le pro-
fesseur Mantegazza sur l'art de se marier.

S'adressant cette fois aux jeunes filles,
le professeur passe en revue les diverses profes-
sions habituellement réservées aux hommes et
discute les chances de bonheur que chacune
d'elles peut offrir à l'épouse de celui qui l'exerce.
Il y a en ceci un peu de fantaisie philosophique.

Ainsi, M. Mantegazza conseille-t-il aux jeunes
filles à marier de bien peser tout avant d'épou-
ser un financier ou un homme politique. L'un

et l'autre ressentent plus que tous les autres les choses de notre monde. Ils se débattent chaque jour parmi des secousses galvaniques. Si elle épouse un de ces deux hommes, il faut alors qu'elle soit la sentinelle vigilante, prévoyante, qui épie le péril, tandis que le mari représente le courage toujours prêt au combat offensif ou défensif.

Il leur recommande d'hésiter aussi avant d'épouser un artiste. S'il est médiocre, il est « le maudit des maudits », accusant tout le monde, excepté lui-même, de son impuissance. Il vit dans un *lamento* continu, se plaignant, chaque jour, à chaque heure. Il concentre toute son existence dans une plainte et une malédiction.

S'il est, par hasard, un homme de génie, il ne songe qu'à son art et sa femme passera toujours après l'art. Il l'entourera malaisément de toutes ces tendresses qui sont nécessaires à la femme. Et aura-t-elle le droit d'être jalouse de lui ?

Il ne faut pas non plus être de complexion jalouse pour épouser un médecin, car, pour lui, les occasions de pécher sont fréquentes et grande est l'impunité qui les couvre. Et puis la guerre entre collègues, l'ingratitude et les exigences des malades, le milieu de douleur dans lequel il vit sont autant de raisons pour aigrir son caractère.

Voici déjà bien des professions sinon écartées, du moins rendues suspectes à la jeune fille. Il va sans dire que nous ne relevons ces opinions que pour ce qu'elles présentent de curieux. Au reste, à toute médaille il y a deux faces.

Le professeur de Florence ne se montre pas non plus très empressé à recommander aux aspirantes au mariage un époux exerçant la profession d'avocat. L'avocat est trop habitué à bien manier le sophisme, et il a une facile tendance à changer la vérité en mensonge. Il devient difficile, parfois, de découvrir l'homme sous l'avocat.

Il leur conseille de se délier encore plus du littérateur, toujours en proie à la torture de la pensée.

En revanche, il prône comme un bon mari l'ingénieur, qui s'élève par ses conceptions au-dessus du terre à terre et qui, pourtant, est retenu dans la pratique par ce qu'il y a de positif dans ses calculs. Par là, avec un fond sérieux, il offre à sa compagne des chances d'échapper à la monotonie, à l'uniformité ennuyeuse de la vie.

Il célèbre aussi, à ce point de vue, le savant, avide d'une tendresse qui le repose de son long travail, et forcément fidèle, car il n'a ni le temps ni les occasions de pécher.

Mais, dans cette petite statistique du bonheur conjugal, il constate, non sans confesser quelque étonnement, que le meilleur des maris est le soldat. Il semblerait pourtant que, habitué à imposer et à subir une discipline de fer, il doit le plus souvent être dur, jusque chez lui. Mais il y a une raison à ses aptitudes au bonheur conjugal : la vie artificielle et réglée qui le pourchasse lui fait éprouver plus vivement qu'à un autre le besoin d'un foyer ; il est heureux alors d'abandonner les rênes du commandement et de se montrer complaisant et tendre...

Et voilà, mesdemoiselles. Faites-en votre profit, mais que cela pourtant ne vous incite pas à abandonner le guide le plus sûr, quand il s'agit de votre bonheur, l'amour pur et simple, quel que soit celui chez qui vous le rencontrerez.

Les éclairs. — Totor est très gourmand. Son papa le fait entrer dans une pâtisserie et lui dit :

— Voyons, choisis ce que tu voudras. Des meringues ? des éclairs ?

Totto, avec sensualité :

— Oh ! non, papa, pas d'éclairs, ça passe trop vite.

LA PILULE LIBÉRATRICE

TANDIS que nombre de gens se lamentent en vain sur le renchérissement et la complication de la vie, les savants, plus pratiques, y cherchent un remède.

Tout espoir n'est pas perdu. Les savants nous assurent, on le sait, que le temps viendra certainement où l'on prendra directement l'azote dans l'air et dans la terre les éléments infinitésimaux qui entrent avec l'azote dans la composition de la ration alimentaire de l'homme et forment à peu près le volume d'un petit pois. On mettra la valeur d'un bon dîner en une simple pilule qui se dissoudra dans l'estomac comme une miette de sucre dans un verre d'eau. Avec quatre pilules on fera ses quatre repas de la journée et la vie sera grassement entretenue sans travail de digestion, sans perte de temps à table, sans frais d'aucune sorte et sans efforts, de même qu'on respire au grand air.

Cette industrie sera-t-elle aussi facile que la fabrication du café au lait matinal ? On peut le présumer. Très probablement il suffira d'un fort simple appareil et d'une amusante opération de quelques heures pour l'approvisionnement d'une famille pendant toute une année. Chacun aura sa petite réserve en poche dans une boîte minuscule ; on se donnera à dîner dans la rue et dans les chemins comme on se donne du feu de cigare entre passants ; on présentera galamment sa boîte ouverte aux dames. La politesse sera si facile, la vie si douce, les mœurs si aimables qu'il doit nous sembler y être.

Plaise aux dieux que les savants se hâtent et que nous vivions tous assez pour voir cet âge d'or !

Aujourd'hui, tout le monde travaille pour le boulanger, pour le boucher, pour le charcutier, pour le fruitier, pour l'épicier... Supprimées, toutes ces professions. Et la vie sera si gentiment réglée que le médecin et le pharmacien recevront leur congé en même temps que le boulanger. Les dents ne s'usent à aucun exercice, plus de dentistes. Ni restaurants, ni cafés, ni grands ni petits hôtels ; pas même de pâtisseries.

On ne peut pas évidemment prévoir tous les changements qui s'éprouveront dans le régime de l'existence entre habitants des villes. S'il ne faut plus s'occuper de boire et de manger, il faudra bien se vêtir et se loger, puis se chauffer l'hiver, se rafraîchir l'été.

Et dans les campagnes, quelle révolution ! Le métier de labourer étant devenu inutile, tout travail des champs étant aboli, tout élevage étant sans objet, il sera indifférent d'avoir une grande ou petite propriété, ou même pas du tout de propriété. Tout pourra être à tous et rien à personne. La terre est un instrument de production. S'il ne faut rien produire, à quoi bon l'instrument ? Le sol sera donc collectif comme l'air pur, et ainsi se réalisera sans peine et sans lutte le grand rêve de quelques-uns.

C'est simple comme bonjour. Un peu de patience, et voilà tout.

LA GAUCHE ET LA DROITE

LES Anglais fondent « l'Ambidextral Culture Society » pour répandre l'usage de la main gauche.

Cette association originale se propose, dit l'*Educateur*, de changer complètement le mode d'éducation des enfants et de les rendre aptes à se servir également et indéfiniment des deux mains. Il a demandé à M. Dastre, professeur à la Sorbonne, ce qu'il pense de cette réforme. Le savant lui a répondu :

Y a-t-il avantage à faire de l'homme un ambidextre ? Eh bien, j'estime que la réponse est douteuse.

Il y a des avantages mécaniques ; des avantages aussi qui peuvent provenir de circonstances

extraordinaires, comme les accidents ; des avantages esthétiques si vous voulez et d'autres encore évidemment.

Cependant il n'est pas prouvé que ces avantages soient bien réels, et j'oppose aux partisans de l'éducation ambidextre cette réserve : le travail s'en trouvera-t-il mieux ? La loi de la division du travail ne paraît pas observée dans une habitude qui ferait accomplir à une des mains les actes que l'autre fait déjà. Serait ce une meilleure distribution des énergies dont nous avons une certaine quantité, et qui ne peut pas être dépassée ? Faut-il doubler les rôles ou les varier ?

Ne perdons pas de vue d'abord que l'être humain n'est pas symétrique, et non plus que la cellule cérébrale, qui commande aux autres, est différente des autres précisément et ne se reproduit pas, à partir d'un certain âge, très voisin de la naissance. Il n'y a, en tout cas, que de rarissimes physiologistes à prétendre le contraire.

Faut-il doubler les rôles ou les varier ? Le perfectionnement consiste dans une division, non dans une répétition. L'histoire naturelle ne connaît qu'une définition du progrès, c'est la division du travail. Nous dirons, pour être modernes, la *différenciation*. Ce n'est pas dans un état de choses où tous les organes se ressembleraient que réside le progrès naturel. Or, est-il utile de faire répéter à gauche ce qui s'accomplit déjà à droite ?

Puisque les avantages de la réforme sont contestables, continuons donc à nous servir de préférence de la main droite ?

Dicton normand.

Si tu veux être heureux un jour,
Soûle-té ;
Si tu veux être heureux tré jours,
Marie-té ;
Si tu veux être heureux huit jours,
Tue ton cochon ;
Si tu veux être heureux toute ta vie,
Fais-té curé !

Théâtre. — Jeudi prochain s'ouvrira la saison de comédie. A la direction, M. Bonarel toujours, la meilleure garantie du succès. La troupe, dans laquelle on reverra nombre d'anciennes connaissances, d'entre les plus goûtées, est, dit-on, des meilleures. Comme début, *Les Demi-vierges*.

Le Cervin se défend. — La *Muse* a l'heureuse idée d'offrir au public une pièce toute d'actualité : l'œuvre de M. Auguste Schorderet, *Le Cervin se défend*.

Le titre de la pièce indique suffisamment sa tendance. M. Schorderet a voulu démontrer qu'on ne profane pas impunément l'Alpe immaculée. Il a mis face à face ingénieurs et montagnards. L'action, des plus dramatiques, se déroule en partie à Zermatt, en partie dans la cabane du Cervin. Une touchante intrigue la pare et en rehausse l'intérêt.

Le Cervin se défend est une œuvre de chez nous. Nous ne croyons pas nous aventurer en disant que ce drame retrouvera à Lausanne l'incontestable succès qu'il obtint à Genève.

Kursaal. — Ce fut hier la première, en reprise, de *La Belle de New-York*, le légendaire succès des Music-Hall de Londres, Vienne et Paris. La musique, d'une originalité toute anglaise et d'une saveur exquise, a fait, à elle seule, la réputation de cet ouvrage. Montée avec luxe, deux décors nouveaux et cent costumes spéciaux des plus riches, elle aura sûrement un succès durable.

Ajoutons : Les Mammos ; le Vitographe, et nous n'avons plus qu'à donner rendez-vous au Kursaal à tous les amateurs de musique gaie et de pièces amusantes.

Dimanche, à 2 heures et demie, matinée.

Lumen. — Toujours spectacle choisi et pouvant être vu de tous. Grande attraction : *Les concours Gordon-Bennett, à Zurich*.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.